

Les frontières ouvertes de Dubrovnik du XVII^e jusqu'au début du XIX^e siècle

Gabrijela Vidan

Faculté des Lettres, Zagreb

L'étude porte sur la ville-république de Raguse (Dubrovnik), cas spécifique de ville frontière au point de contact de plusieurs aires culturelles. Elle s'inscrivait dans le thème du colloque "Interfaces, villes frontières", tenu à l'Université de Paris X – Nanterre du 22 au 24 mars 2001. Notre propos était de montrer par une série d'illustrations (couvrant la période de 1667 à 1808) que sur les franges des grands centres émergent des pratiques culturelles et sociales dont il faut davantage tenir compte lorsqu'on procède à la construction de l'identité du patrimoine européen, trop souvent définie par un Occident chrétien, tronqué sur sa façade orientale.

Raguse, Ville et République de Dalmatie, est située sur le Golfe de Venise. (...) Les Ragusois paient tribut aux Turcs qu'ils craignent, aux Vénitiens qu'ils haïssent, au Pape, à l'Empereur et au Roi d'Espagne, par considération.

Louis Moréri¹

La formule "frontières ouvertes" pour Dubrovnik n'est pas un vain mot: ce fut, jadis, une nécessité pour cette ville-république au point de contact, très précaire, de plusieurs espaces politiques à la fois flous et insistants. Le balayage temporel, accommodant pour notre propos, situera cette ville frontière entre deux séismes qui l'ont définitivement marquée. L'analyse portera essentiellement sur la période allant de 1667 - date du tremblement de terre, et début d'une lente décadence pour cette ville commerciale florissante, placée à la césure de deux mondes, l'Islam et la Chrétienté – à 1806, ou plus précisément au 26 mai 1806, date de son investissement par les troupes

¹ Voir *Grand dictionnaire historique ou Mélange curieux de l'histoire sacrée et profane*, première édition 1674, sous l'acception *Ragusi*.

napoléoniennes, qui marque sa chute, un peu comme dans le cas de la Sérénissime, mise à mort de façon identique, mais dès 1797. Les parallèles nombreux s'imposent d'emblée, mais nous ne les évoquerons qu'avec retenue, car à la différence de Venise, la coqueluche, certes à juste titre, de tant d'historiens européens et de bien d'autres, Raguse (Dubrovnik) fait davantage figure de *mal-aimée* de l'historiographie occidentale, en dépit de l'intérêt que portait Fernand Braudel² à ses Archives, mine inépuisable, disait-il, pour l'étude de la Méditerranée et des transferts économiques qui s'y opéraient.

Ainsi que les organisateurs de ce Colloque³ l'ont proposé, il s'agit d'analyser les transferts culturels entre différentes aires de cette Europe que nous sommes en train de construire - affirmation souvent reprise par les hommes politiques actuels - afin de définir les composantes d'une identité qui s'avérerait "mosaïcale": que l'on nous permette ce néologisme barbare. Il nous convient.

Notre tâche commune est de revisiter le patrimoine culturel de tous les Européens et dans notre cas précis, il convient de récupérer un filot d'histoire et de culture pris, comme dans un étau, entre l'Italie et la Grèce, deux réalités privilégiées s'il en fut pour notre identité européenne en quête de légitimation à l'heure de l'inéluctable et menaçante mondialisation. Tant sur le plan historique que géographique, la ville-république aristocratique de Dubrovnik, objet de notre étude, s'avère être d'une part paradoxalement surdéfinie par la proximité de ces réalités, et de l'autre apparaît plutôt comme une nébuleuse inscrite dans les marges embarrassantes d'un Ailleurs trop peu connu. Son principal défaut est que ce dernier se prête difficilement à une systématisation pratiquée aux yeux des observateurs occidentaux. Le mot est lâché, il y a l'Occident et, bien entendu, ou en sous-entendu, il y a l'Orient, et nombreux sont ceux qui ne savent où situer Dubrovnik.

Après l'ouvrage qui a fait date, à savoir *L'Orientalisme* d'Edward W. Saïd⁴, un nouveau corps de réflexions s'est constitué sur la question de la représentation de l'Orient dans la culture occidentale et sur les implications idéologiques qui pouvaient en être

² Voir *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, édition de 1949 en deux volumes, vol. II^e, p. 533.

³ Le Colloque, intitulé *Interfaces, villes frontières*, organisé à Paris, à l'Université de Nanterre (Paris X) du 22 au 24 mars 2001, portait sur les villes qui, entre 1500 et la révolution industrielle, se trouvaient au point de contact de plusieurs aires culturelles.

⁴ Voir *Orientalism*, Peregrine Books, Penguin Books, 1985, première édition 1978, en particulier l'Introduction, p. 5 et suivantes. L'ouvrage a été traduit en français et publié au Seuil en 1997 (nouvelle édition augmentée). A noter que deux traductions de l'oeuvre de Saïd paraissent dans la même année, 1999, dans l'espace de l'ex-Yougoslavie, l'une faite à Sarajevo et l'autre à Zagreb. Ajoutons que l'historienne d'origine bulgare Maria Todorova publie en 1997 à New York un ouvrage qui fait date, *Imagining the Balkans (Imaginons les Balkans)*. S'il s'inscrit dans le sillage de *L'Orientalisme* de Saïd, il s'en démarque quant à la conceptualisation des notions-clés respectives, notamment "orientalisme" et "balkanisme".

déduites. L'Orient, ainsi que l'Occident, sont essentiellement des productions de l'esprit humain, l'Orient toutefois connaissant sa cristallisation moyennant une opération mentale à la fois suspecte et dominante de l'Occident. Demeurer sur cette question n'est pas notre propos, mais citons encore deux points de vue, moins prescripteurs, qui cernent le problème de manière efficace. Jean-Claude Berchet tente pour son *Anthologie*⁵ de définir l'Orient comme "un système de représentations de plus en plus codé, un 'espace' de lecture/écriture dont on a voulu, ici, esquisser le balisage". Anna Tabaki, dans son étude "La notion d'Orient dans la presse littéraire au temps des Lumières en Grèce"⁶, expose très pertinemment ses points de vue, de même que ceux de ses compatriotes. Ainsi, nous apprenons que "les intellectuels grecs à l'époque des Lumières désirent connaître l'Orient à travers ce miroir de connaissances que tend à leur égard et à maints niveaux l'essor de l'orientalisme occidental". Rien de plus attendu, les barrières géographiques étant en somme de peu d'intérêt. Forte des connaissances actuelles et de sa propre double appartenance, A. Tabaki peut avancer qu'à un Orient, en tant que "vision du passé", ou encore "en tant que témoin de l'histoire de la civilisation":

se superpose un autre Orient non statique, un Orient qui est une unité spatiale et humaine vivante digne d'attirer l'oeil scientifique, de provoquer l'observation tantôt géographique, tantôt anthropologique, et ce pour arriver enfin, à partir d'une compilation de données diverses au sujet de l'Orient, à l'expression d'un intérêt lié à la manifestation de l'orientalisme européen.⁷

Il est à espérer que ces considérations Occident/Orient fournissent un contexte approprié à ce qui va suivre, étant liées aux transferts culturels inscrits dans l'histoire de la petite république de Dubrovnik. Sa marginalité et son isolement relatif sur la côte adriatique orientale, expliquant en partie les raisons de la méconnaissance de sa légitimité culturelle et géopolitique européenne. Premièrement, Raguse se trouve coincé "en sandwich" entre deux superpuissances, l'une maritime et l'autre terrestre, s'étendant sur deux continents, à savoir Venise, sa grande rivale mais aussi son lointain modèle à beaucoup d'égards, et le Grand Seigneur, l'Empire ottoman, dont il est un Etat vassal et qui lui garantit une protection coûteuse (moyennant le paiement d'un tribut de 12.500 ducats dès la fin du 15^{ème} siècle) et favorise son commerce tant par terre que par

⁵ Voir *Le voyage en Orient, anthologie des voyageurs français dans le Levant au XIX^e siècle*, Robert Laffont, Paris, 1985, p. 4. Disons en passant que l'Orient, abordé par mer, "entre ciel et eau", section "Traversées", est illustré par un texte de Chateaubriand (*Itinéraire de Paris à Jérusalem*) s'ouvrant sur des vues de l'Istrie, des côtes de la Croatie – avec un orage mémorable – et des îles de la Dalmatie. Le voyage depuis l'Italie vers la Grèce est amorcé, pp. 40-42.

⁶ Voir *Orient et Lumières, Colloque de Lattaquié (Syrie, 29 septembre – 2 octobre 1986)*, textes recueillis par A. Moalla, "Recherches et Travaux", Grenoble, 1987, pp. 63-73, en particulier pp. 65-66.

⁷ Article cité, p. 66.

mer, gage de prospérité de part et d'autre. Les deux pôles de référence retiennent toute l'attention de l'observateur, l'entre-deux n'intéresse guère. Deuxièmement, la petite ville médiévale fortifiée de Dubrovnik, incrustée dans le littoral oriental adriatique, en pleine zone périphérique (la Turquie d'Europe), par rapport à l'Europe occidentale et chrétienne, avec en surplomb de ténébreuses montagnes liées aux massifs des Balkans, n'est ni l'Orient proprement dit, donc différente, "exotique", ni même une réalité nouvelle asservie à l'Islam, donc radicalement autre appartenant au monde dit des Infidèles. Ses traditions et pratiques culturelles ressemblent à celles de l'Occident chrétien, son goût est à l'heure de l'Occident, mais en plus modeste, en plus conservateur. A observer dans Dubrovnik les élégants édifices de la Renaissance et du baroque, ce dernier style étant présent surtout après le tremblement de terre de 1667, on ne remarquerait que de faibles différences par rapport à l'Italie. Pour ce qui est de sa production littéraire, certes respectable en ces deux époques et consignée en trois langues (latine, croate et italienne), peu d'érudits et de curieux s'y intéressent. Et de plus, quelle identité nationale assigner aux habitants de la petite République aristocratique de Raguse, s'il faut réfléchir en ces termes mal venus au temps de la Renaissance, d'autant plus que les Ragusains se sentaient d'abord et essentiellement Ragusains? Rappelons le cas de J.-J. Rousseau, toujours soucieux d'afficher qu'il était "citoyen de Genève". Les uns écrivent en italien, pour mieux communiquer avec leurs pairs – nous pensons ici au philosophe Nikola Vitov Gučetić-Gozze (1549-1610) et à ses dialogues inspirés d'Aristote mais aussi d'auteurs modernes ("com esempi moderni"), comme il le dit avec insistance, sur la fonction éthique de l'Etat. La pratique politique de la ville-république n'est pas sans exercer une influence sur sa pensée. Les autres écrivent en langue croate, enrichie de termes du parler local – nous pensons ici au dramaturge Marin Držić (1508-1567), le "Molière croate", comme on a l'habitude de l'appeler dans son pays, mais qui le précède d'un siècle. Sur le canevas des pièces de Plaute, Držić peint l'atmosphère de sa ville natale, s'en prend aux ridicules des moeurs ragusaines, en faisant rire ses contemporains et ses concitoyens comme il fait rire aujourd'hui les spectateurs du Festival de Dubrovnik.

Dans le cas du philosophe politique comme dans celui du dramaturge, leur oeuvre ne se distingue en rien des modèles dominants de la Renaissance en Italie et ailleurs. Plutôt que de parler d'épigones, parlons de compagnons de route qui empruntent les mêmes chemins que leurs homologues plus fortunés, mais faute d'appui venant de leur entourage, qui peut difficilement les propulser, voire mettre à profit leur talent, ces rares individus restent insuffisamment connus. L'exiguïté de leur patrie immédiate sur les franges d'une aire culturelle y est pour quelque chose; Raguse n'est en fait qu'une ville chrétienne comme tant d'autres, "située sur le Golfe de Venise" et qu'on assimile trop facilement à la Sérénissime à cause de la similitude de leurs gouvernements respectifs.

Ces exemples suffisent selon nous à montrer qu'aux yeux des observateurs occidentaux, Raguse ne peut intéresser que si sa culture est entièrement différente de la leur, notamment si elle est perçue comme relevant de celle de l'Orient, de l'Islam, et

ramenée à cette dernière, ou encore à un espace mythique, dépositaire de toutes les histoires. Si par contre elle n'affiche aucun trait particulier et que son éventuelle altérité est encore plus difficile à penser que celle rencontrée dans les mondes "exotiques", cette culture est vouée à être méconnue. Voulant nuancer les considérations sur les transferts culturels qui s'engagent entre le centre et les périphéries, c'est-à-dire, dans notre situation, l'Occident et ses franges, nous avons lu avec profit l'étude de Roger Chartier, intitulée "Lectures 'populaires'"⁸. Bien qu'il s'agisse dans ce cas d'une dichotomie qui n'est pas la nôtre (culture dominante, culture des dominés ou culture dite populaire) nous y avons reconnu certaines analogies qui incitent à aller de l'avant dans le sillage proposé. A nos yeux la substitution du terme de culture dite populaire par le terme de culture sur les périphéries n'altère pas le bien-fondé des conclusions. En simplifiant, plusieurs points sont à retenir: primo, toute culture "populaire" doit faire l'objet de *deux* analyses, l'une montrant son autonomie, l'autre son hétéronomie par rapport à la culture des dominants; deuxièmement, la culture dite populaire peut être soit soumise, soit rebelle eu égard à la culture des dominants, refoulant son identité ou créant une cohérence symbolique, résultant des circonstances où elle s'affirme. Résignation ou/et initiation, contestation et/ou ignorance, méconnaissance.

Moyennant cette suite de considérations, déduite de l'étude mentionnée de R. Chartier, nous avons cru pouvoir avancer que, vu de l'intérieur, aux yeux des Croates, le cas de Dubrovnik "îlot d'histoire et de culture" était un phénomène exceptionnel.

Vu de l'extérieur, il s'inscrivait dans une réalité prévisible et attendue, donc inintéressante, en apparence. Ses faits de culture, marqués par leur pleine appartenance à l'aire renaissante et la Méditerranée chrétienne et catholique, en étaient responsables.

Mais c'est sur les périphéries que les choses bougent souvent, de façon inattendue, côté histoire, côté culture et défient la logique. Raguse intéresse, surprend, fascine. Ville frontière, aux portes ouvertes par nécessité – certaines sources disent une heure et demie en hiver et trois à quatre heures en été – sa flotte commerciale bat pavillon blanc où se fige le mot *Libertas*. Cette liberté est chèrement acquise, car Raguse paie tribut au Grand Seigneur et aux pirates barbaresques tunisiens, ce qui lui assure, car Raguse est riche, un commerce florissant, tant maritime que continental, qui fait blêmir d'envie Venise, sa rivale et voisine immédiate, souvent menacée par les ambitions expansionnistes de la Sublime Porte. Notons que même le terrible tremblement de terre de 1667, causant la mort de 6.000 personnes et détruisant Raguse à tel point "qu'elle ne put se rétablir de plus de 20 ans"⁹, ne mit pas fin à son esprit d'entreprise et à ses efforts pour rester une ville où les lettres et les arts avaient leur place.

⁸ Voir Roger Chartier, *Culture écrite et société, L'ordre des livres* (XIV^e-XVIII^e siècle), Paris, 1996, pp. 209-228.

⁹ Voir le vol. IV du *Supplément* à l'*Encyclopédie* de Diderot et de d'Alembert, p. 565. L'Institut Français de Zagreb peut se vanter de posséder dans ses fonds la première édition de

Ville cosmopolite par intérêt, Raguse cultive de très bonnes relations avec la Porte; Polonais, Français, Espagnols et Turcs s'y côtoient, se rendent au minuscule théâtre assister à des spectacles; beaucoup de musulmans s'embarquent sur les bateaux ragusains pour se rendre à la Mecque. Ce va-et-vient est cependant strictement contrôlé par les autorités, alors que cette liberté affichée, un des titres de gloire de la ville, est des plus précaires.

L'abbé Moréri, plus polygraphe que philosophe, dira "liberté imaginaire", et il n'aura pas entièrement tort, selon son ordre de réflexion. Dans le *Grand dictionnaire historique* (1674) Moréri encore, puis plus tard Montesquieu, dans *L'Esprit des lois* (1748) se penchent, chacun à sa manière, sur le fonctionnement de la magistrature dans une si petite république, "entourée de puissances formidables", comme l'explique Montesquieu. Il ne sait que trop bien que plus le pouvoir est exorbitant (pour reprendre son expression), plus il doit être court:

Dans toute magistrature, il faut compenser la grandeur de la puissance par la brièveté de sa durée. Un an est le temps que la plupart des législateurs ont fixé; un temps plus long seroit dangereux, un plus court seroit contre la nature de la chose. Qui est-ce qui voudroit gouverner ainsi ses affaires domestiques? A Raguse, le chef de la république change tous les mois; les autres officiers, toutes les semaines; le gouverneur du château, tous les jours. Ceci ne peut avoir lieu que dans une petite république environnée de puissances formidables, qui corromproient aisément de petits magistrats.¹⁰

Pour Montesquieu, c'est le système de contrôle perfectionné et de restriction temporelle de l'autorité à Raguse, le système d'équilibre des pouvoirs, qui retient toute son attention. Le philosophe se double d'un législateur: le mécanisme d'équilibre et l'exigüité de l'échantillon analysé le fascinent et suscitent une question. Car comment gérer les affaires correctement en appliquant les lois avec si peu de marges de manœuvre dans le temps trop limité alloué au magistrat?

Peut-être convient-il, pour mieux faire entendre le sens du mot *Libertas*, principe gouverneur de la République de Raguse, citer encore Montesquieu:

Il faut se mettre dans l'esprit ce que c'est que la liberté. La liberté est le droit de faire tout ce que les lois permettent; et si un citoyen pouvoit faire ce qu'elles

l'Encyclopédie (1751-1772, avec en outre les 4 volumes du *Supplément*, préparé par Pancoucke), un corps de volumes que nous consultons toujours avec joie. L'intérêt des volumes du *Supplément* est qu'ils reprennent et corrigent certains articles précédents; il y a donc deux articles sur Raguse dans *l'Encyclopédie*; le second est un remaniement du premier (signé quant à lui par le Chevalier de Jaucourt) avec des amplifications et des mises à jour dont celles sur le nombre de victimes et l'ampleur des dégâts survenus lors du tremblement de terre.

¹⁰ Voir *De l'esprit des lois, les grands thèmes*, Livre II, ch. III, "Des lois relatives à la nature de l'aristocratie", Paris, 1970, pp. 52-54.

défendent, il n'aurait plus de liberté, parce que les autres auroient tout de même ce pouvoir.¹¹

Grâce à Moréri, grâce surtout à Montesquieu, observateurs occidentaux à la fois curieux et lucides, la tranche temporelle (entre deux séismes, 1667 et 1806) s'est, pour notre part du moins et vu les promesses à tenir, sensiblement rétrécie. Sans entrer dans l'épineuse question des sources qui avaient servi aux auteurs précités, il faut reconnaître que la curiosité et l'esprit d'analyse aidant, il se forme un corps de représentations de cet Ailleurs qui est mis en parallèle avec un Ici qui est celui de l'observateur ou du commentateur éclairé ultérieur. Ni Moréri, ni Montesquieu n'étaient venus jusqu'à Dubrovnik, pas plus que le Chevalier de Jaucourt: ils s'en remettaient aux connaissances réunies par d'autres avant eux. Mais avec le consul de France Alexandre Le Maire qui, en 1766¹², envoie un long rapport à ses supérieurs à Paris sur la République de Raguse, la situation est différente. Victime, semble-t-il, d'un mauvais accueil - celui réservé aux étrangers en général, comme l'explique Le Maire - il sera prêt à constater l'écart considérable entre son monde, l'Europe, et celui de cet Ailleurs où règnent notamment l'ignorance et les caprices des magistrats. S'il est, d'une part, satisfait de voir les différences, il doit par ailleurs admettre que l'Etat est "bien gouverné", car y sont assurés "le repos et la sûreté". Autre source d'étonnement favorable à l'Ailleurs, "les personnes aisées sont habillées comme en France". Dans ce va-et-vient des termes de comparaison prévaut une attitude biaisée, mais reconnaissons que Le Maire, témoin oculaire de la réalité politique et culturelle de la République de Raguse, s'applique à l'observer en homme éclairé, ouvert aux différences mais ne les condamnant pas *a priori*. Voici comment il décrit l'échelle si réduite de ce nouveau pays où il résidera plusieurs années pour servir de Roi de France: ainsi, le domaine de la République de Raguse s'étend entre deux pointes sur la côte (Cumana et Molonte), sur "l'espace d'environ 120 milles [un mille = 1472 m], il s'agit d'une lisière toute montagneuse qui n'a pas plus de cinq à six milles de largeur. Ce domaine comprend encore plusieurs isles". Quant à la Ville, "elle n'a pas tout à fait un mille de circonférence". A côté de la rue principale, nommée la place, il y en a plusieurs autres "dans lesquelles on voit beaucoup de maisons, qui de départeroient pas les meilleures villes de l'Europe...".

Côté puissance maritime, encore un détail dans Le Maire: "Le nombre connu des bâtiments ragusois est aujourd'hui d'environ cent dix, tous d'une grande portée. On pourroit facilement croire, comme le prétendent certaines gens, qu'il va jusqu'à cent

¹¹ *Ibid.*, Livre IX, ch. III, "Ce que c'est que la liberté", p. 166.

¹² Le rapport fut publié pour la première fois en 1881, en original, en français, grâce aux soins de Š. Ljubić dans les *Starine (Anciens fonds)* XIII, Zagreb, pp. 39-118, étant donné qu'une copie de ce dernier avait été aimablement fournie par l'auteur au Sénat de la République, un regard venant de l'extérieur pouvant être utile aux Ragusains. Il paraît en traduction croate en 1974 dans la revue *Dubrovnik*, n°6.

cinquante par le soin qu'ils prennent de le cacher aux étrangers. (...) Le sénat sentant bien qu'un trop grand et trop prompt accroissement dans sa marine inspireroit de l'ombrage aux puissances commerçantes de l'Europe, a établi une loi, par laquelle il n'est permis de construire qu'un ou deux vaisseaux par an, indépendamment des vieux, que l'on peut librement remplacer."

Voilà pour sa taille et sa puissance commerciale vues et commentées par Le Maire: revenons aux élites de Raguse qui savent en tirer parti sans trop s'investir dans de lourdes tâches, car les Ragusains savent s'adonner au farniente.

Les exemples qui suivent montreront comment se poursuit lentement l'incubation et la pénétration de l'esprit des Lumières: tout cela nous propulse vers les années 1750 et au-delà. Il semble que Dubrovnik suit la mode de plus près après 1720 et que l'image d'une Europe française se reflète progressivement dans les faits de culture - l'apprentissage fréquent de la langue française - dont certains auteurs étonnés font état dans leur correspondance. Jusque-là, il va sans dire, les liens serrés avec le monde italien étaient prédominants, et les élites se formaient exclusivement dans les universités italiennes, faute d'institution analogue régionale ou nationale.

L'ouverture à l'égard des lettres françaises est certainement due au fait que le Sud de l'Europe est, d'une manière générale, attiré par le rayonnement intellectuel de la France catholique. L'atmosphère à Dubrovnik permet une très timide pénétration d'idées nouvelles; une forte empreinte religieuse, soutenue par la présence des jésuites - leur collègue y forme les meilleures têtes - impose un catholicisme inconditionnel. Or un léger recul de l'influence quelquefois pesante venant de l'autre côté de l'Adriatique s'explique par le fait qu'à l'époque des Lumières, les lettres italiennes se francisent elles-mêmes, s'alignant sur ce qui est nouveau, moderne.

Disons tout de suite que l'incubation de l'esprit des Lumières se fait très lentement à Dubrovnik; la petite ville n'a pas de cour à proprement parler, les milieux cultivés dispersés, souvent en diasporas, et sa stagnation générale ne sont pas favorables aux grands élans de l'esprit, mais d'autre part une vogue s'installe pour tout ce qui est français. D'où est né, d'après le mot italien *francesaria* (dans sa version croate *frančesarije*), terme qui couvre toute forme d'appropriation de textes et de pratiques venant de France, certes le plus souvent liée aux traductions et adaptations des comédies de Molière.

Nous nous bornerons à plusieurs exemples illustrant, toute proportion gardée, l'émergence d'une époque moderne et critique (autour des années 1750) - les Lumières ragusaines - caractérisée cependant par des regards nostalgiques à l'égard de l'héritage classique, toujours vivant comme modèle. Dans une petite ville dont l'existence politique, administrative, commerciale et autre, est marquée par l'exigüité de l'Etat-république qu'elle coiffe, tout, toute forme d'activité, peut facilement être transformé en spectacle, en scène théâtrale ridiculisant la réalité tout en y tenant farouchement.

A Dubrovnik on se passionne pour Molière; l'appropriation suivie de ses comédies (23 au total), magnifiquement contextualisées, est notre premier exemple. Le second

est, lui aussi, tourné vers l'héritage classique et proche d'une représentation scénique; il s'agit d'une satire de Jonathan Swift sur Londres, mais connue par sa traduction et son adaptation française qui sert de point de départ pour une satire en croate sur Dubrovnik, beaucoup plus élaborée que l'original (les originaux?). Les deux exemples permettent de fustiger les moeurs de la Ville (aujourd'hui encore lorsqu'on dit "ville" en croate avec un léger accent ragusain, on sait de quelle ville il s'agit).

Molière d'abord, le goût persévérant pour la satire, également pratiquée avec bonheur en latin tout au long du 18^{ème} siècle et jusqu'au début du 19^{ème} siècle - nous en dirons deux mots plus tard - et enfin quelques timides soubresauts de la pensée philosophique résultant en un procès intenté contre plusieurs jeunes gens incriminés de *libre pensée* et de *dangereuse impiété*. Cette ouverture à l'égard de tout ce qui vient de France s'accompagne naturellement d'un intérêt pour Voltaire dont quelques oeuvres circulent sous le manteau, grâce à la présence du consul de France précité.

Dans un espace aussi limité que celui de Dubrovnik, tout se sait et, plutôt que de s'impliquer dans des jeux dangereux et de risquer un peu - lire par exemple en cachette *La Pucelle d'Orléans* - la jeunesse dorée et désœuvrée se contente de traduire, puis d'interpréter les comédies de Molière. Il s'agit de se divertir et puis de distraire le public par l'intermédiaire de ces acteurs amateurs, jouant soit sur la scène du théâtre communal, soit dans les jardins et résidences des particuliers, en "ces temps malheureux". Ces temps peu propices se situent autour des années 1720-1730, à en croire la datation un peu hypothétique du corps du manuscrit des traductions de Molière. Le choix de Molière peut-il nous servir d'exemple d'une présence timide des Lumières (françaises) à Dubrovnik? Difficilement, mais d'autre part, comme l'expliquait l'historien Derek Beales lors d'un colloque sur les Lumières organisé en 1984 en Hongrie: "Les idées venues de l'Ouest ne se reconnaissent par toujours après avoir pénétré dans les pays de la Monarchie autrichienne".¹³ Pourquoi ne pas réfléchir dans ce sillage?

Et franchement, la France du Grand Siècle sera beaucoup plus au goût des Ragusains que la France de Voltaire et des philosophes sceptiques. Molière apporte un comique plus fin à Dubrovnik et les beaux esprit tournent le dos à la *commedia dell'arte*, trop plébéienne; il anoblit le genre, le rendant acceptable aux élites. Ces comédies n'illustrent-elles pas, sur un mode comique, les désordres qui peuvent perturber la hiérarchie sociale et menacer le système politique établi, dès qu'il y a tentative de passer d'une condition à une autre? N'y aurait-il pas là un message adressé à la roture à Raguse de s'en tenir à la place qui lui a été assignée?

Les traducteurs et adaptateurs des pièces de Molière - restés anonymes car ce n'étaient pour eux qu'un épisode de jeunesse, sciemment oublié par les sénateurs et magistrats moroses qu'ils deviendront par la suite - réussiront à faire revivre le Paris de Molière, espace privilégié de ses comédies, dans les enceintes de Dubrovnik.

¹³ Voir les *Actes du Sixième Colloque de Mâtrafüred, 20-25 octobre 1984*, "Sur les débuts des Lumières autrichiennes", pp. 95-97, Budapest, Paris, 1987.

Que devient la cour de Versailles, comment sont perçus les Turcs, que devient un avocat limousin, comment suggérer les différences entre la capitale et la province? Des réponses rapides: la cour, institution inexistante à Dubrovnik, ville-république et foyer d'un pouvoir politique absolu, est quelquefois représentée par la cour de Constantinople (*L'Ecole des maris*); les Turcs, bien entendu, ne sont pas malmenés comme dans le *Bourgeois gentilhomme*. On n'offense pas un voisin trop puissant. On réinvente la splendeur orientale par un toponyme et un pays inexistant. Ilija Kulijaš, *alias* M. Jourdain, devient le "mamelouk de Mangarlie" (mamaluk od Mangarlije). L'avocat limousin devient un marchand de Sarajevo, M. de Pourceaugnac devient Jovadin. Pour ce qui est de la relation capitale - province, les citadins de Dubrovnik affichent un tel mépris pour les autres habitants de la République que tout coïncide à merveille.¹⁴

S'il convient de clore le chapitre sur "Molière travesti à la ragusaine", qu'il nous soit permis un commentaire sous forme de question à l'égard de l'Orient, vu de très près par les habitants de Dubrovnik. Y a-t-il de ce côté ouverture et désir de se référer à l'Orient et d'y trouver du nouveau en matière d'échanges culturels? Difficile question. Les échanges commerciaux sont suivis et réguliers, une déférence à l'égard du Grand Seigneur est toujours de mise, les nombreux drogmans (ancien nom des interprètes dans les pays du Levant, en italien *dragomanno*, du grec byzantin *dragoumanos*, interprète), auprès de la Porte à Istanbul, souvent sont originaires de Raguse et de l'aire des Balkans mais "jamais un Turc", disent les spécialistes.¹⁵

La médiation, le truchement (ar. *tourdjouman*), suffisent. Les Ragusains n'en feront pas davantage et là s'arrête l'ouverture vers le monde des infidèles, critère persistant et inquiétant pour eux. (Pour l'anecdote, disons que c'est un Ragusain, Damjan Bračević, qui sert d'interprète en 1798-99 à Napoléon Bonaparte en Egypte; en 1800, il devient l'interprète du général Kléber).

Quittons Molière travesti à la ragusaine, oublions le constat que, pour Raguse, l'Orient est source d'angoisse, un système de représentations qui génère le refus de tout ce qui vient des rives orientales de la Méditerranée, et découvrons la satire de Swift, doublement travestie pour devenir finalement ragusaine.

De nombreuses satires de circonstance ont été retrouvées, relativement tardivement dans les archives publiques ou privées à Dubrovnik. Celle retenue dans cette étude a été publiée pour la première fois en 1979. Elle remonterait à la deuxième moitié du 18^{ème} siècle.¹⁶ Les satires circulaient sous forme de feuilles volantes

¹⁴ Nous devons ces illustrations ponctuelles à un projet de recherches (intitulé "Molière travesti à la ragusaine") de notre ancienne étudiante Lada Muraj qui, depuis cet automne, travaille sous la direction de Roger Chartier. Son mémoire de diplôme de fin d'études, rédigé en français, vient d'être publié en langue croate dans la revue *Dubrovnik*, n°1, 2001.

¹⁵ Anne-Marie Moulin et Pierre Chuvin dans *L'islam au péril des femmes*, éditeurs des *Lettres* de Lady Mary Montagu, Paris, 1981, p. 16.

¹⁶ Voir Cvito Fisković, "Satira 'Dubrovnik danju i noću' iz 18. stoljeća", *Forum*, n°s 4-5, 1979, pp. 656-675.

manuscrites, souvent distribuées à l'époque du carnaval. Les auteurs restaient anonymes, mais connaissaient très bien les secrets du genre, s'appuyant tant sur les grands modèles classiques (Aristophane, Juvénal, L'Arioste et bien d'autres) que sur la tradition locale très vivante.

Dès le 15^{ème} siècle, en Dalmatie et à Dubrovnik, nombre de poètes de renom pratiquent la satire, d'ailleurs mal vue par les autorités et le clergé. La satire *Matin, midi et soir à Raguse (Jutro dubrovačko, Objed i p'objed u Dubrovniku, Večer i noć u Dubrovniku)*, avec pour sous-titre *Poème semi-macaronique (Pjesan polu-makaroniko)*, compte 118 quatrains de vers octosyllabes, répartis en trois chants. Elle est rédigée en croate, tel qu'il était parlé à Dubrovnik à l'époque (on a pu procéder à la datation à la lumière de l'état de la langue) donc farci de régionalismes et de nombreuses tournures italiennes (*non c'è burla, questa scusa, cavalieri serventi, tutti quanti*, etc.), d'où la justification du sous-titre: semi-macaronique. Ce qui est inattendu c'est qu'elle est précédée d'une satire rédigée en français, au titre prévisible: *Description du matin tel qu'il paroît à Londres*, après quoi viennent vingt alexandrins en bonne et due forme. Cette satire de 20 lignes en français devient le prétexte pour une longue épître satirique où le poète dissuade de mille façons son ami et correspondant d'une visite projetée à Raguse! Le modèle est connu: depuis *Les Embarras de Rome*, troisième satire de Juvénal, première satire urbaine où la description des rues encombrées et boueuses balaye toute trace d'une époque héroïque, de nombreux poèmes s'en prennent, sur des tons plus ou moins burlesques, aux désagréments des grandes villes. Songeons à Boileau, à Dryden, Johnson, Swift et à bien d'autres, aux *Embarras de Paris*, notamment. Ce qui fait rire aux éclats le lecteur de la satire ragusaine, laquelle n'est pas un plagiat, puisqu'elle recrée avec bonheur l'univers socio-culturel d'une toute petite ville, c'est la richesse des petits détails vrais de la vie quotidienne, ridicule parce qu'elle veut, en premier lieu, imiter l'existence dans les métropoles. Une seule chaise à porteurs suffit à encombrer la Place – la rue principale – *si parva licet comparare magnis*. Le rire est salutaire et les ressorts du comique abondent, ils nous montrent le ridicule de la prétention de Dubrovnik de se défendre par les armes. Ainsi les gardiens de la paix tiennent-ils sur leurs épaules des fusils inutilisables; passablement éméchés, ils annoncent la fermeture prochaine des portes de la ville, afin d'y protéger et de ne pas laisser s'enfuir, insiste le poète satirique, cette liberté chèrement acquise. (Une parenthèse: le père Buffier, dans sa *Géographie universelle* - éd. italienne: Venise, 1747 -, explique sur un ton ironique que les Ragusains gardent jalousement leur liberté et cite les précautions qu'ils prennent pour ne pas la perdre).

Mais la satire ragusaine ne va pas au-delà des gardiens de la paix ridicules, l'auteur s'abstient de tout commentaire politique. Le régime autoritaire ne le tolérerait pas; l'auteur ne s'en prend ni aux aristocrates (Raguse est une république aristocratique, très conservatrice), ni à la vie politique, ni à l'Eglise, ni au clergé, mais par contre il s'étend sur la question de l'injustice sociale, sur les fléaux, maladies, la misère, l'usure qui s'abattent sur le menu peuple. Il s'en prend surtout au provincialisme, calamité des

petites villes, et à la médisance. Le pessimisme total de Swift – qui est l'auteur de la satire en anglais! – transparait, devient l'expression de la majorité silencieuse brimée: les citadins de Raguse. Son porte-parole est l'auteur-poète désœuvré, un parasite social qui, vers midi, sort de son lit et descend en ville sans aucun but. Car il n'a rien à faire, sinon recommander à son ami, qui réside à la campagne, de rester chez lui et d'y jouir de l'idylle pastorale, loin de la ruée. Lisant le rapport de Le Maire, nous apprenons que "l'insociabilité et l'oisiveté des Ragusoises les rendent mélancoliques et atrabilaires", et encore que les "hommes et les femmes se lèvent tard pour être chaudement, et épargner le feu en hiver. L'habitude étant contractée, ils la suivent toute l'année". Un reflet du déclin de la République de Raguse, naguère prospère. La satire et le rapport de Le Maire appartiennent à peu près à la même époque.¹⁷

Enfin, il est piquant de suivre le trajet emprunté par la forme de la satire urbaine réécrite par l'anonyme de Dubrovnik, de rappeler les passages, les transferts culturels opérés: depuis l'Angleterre en passant par la France jusqu'à Raguse et le tout pour revenir à Aristophane, Horace et Juvénal.

A Dubrovnik, la tradition de la satire en latin se poursuit jusqu'au début du 19^{ème} siècle, et c'est grâce à Junije Resti (1755-1815), un de ses représentants les plus en vue, qu'elle se verra rajeunie et modernisée. Son excellente formation classique lui permet de traduire Pindare et Sapho en latin, sa formation moderne l'aide à lire les Anglais en particulier, dont John Addison et son *Spectator*. On pourrait également avancer que cet engouement pour l'Angleterre est une conséquence de liens suivis avec l'Italie, notamment avec la Toscane, qui est, selon certains auteurs, anglophile et déiste. Resti fut fasciné par l'attitude d'observateur neutre et impartial se tenant loin des luttes politiques, exemple qu'il essaya de suivre dans ses satires. Ainsi, en adoptant cette position de commentateur discret, Resti pourra jouer le rôle de chroniqueur des événements du jour avec mesure et humour. La satire latine intitulée *Anglomani-Gallomani*¹⁸ (148 hexamètres parfaits) relate les rivalités continentales entre la France et l'Angleterre, en marquant à peine ses sympathies pour les Anglais. Représentant de la noblesse locale et esprit conservateur, il affiche une répugnance à l'égard des idées de la Révolution française, à l'égard aussi des campagnes napoléoniennes qui s'approchent de plus en plus du territoire de la petite République. Resti se moque gentiment des francophiles, qui sont en nombre croissant. "Prenez le *Moniteur* pour précepteur", s'exclame le francophile "et là il n'y a plus d'inconnue quant à l'avenir". L'humour anglais – consigné, rappelons-le, en latin – l'effacement personnel de Resti, que tout cela est loin de la satire de l'anonyme Ragusain qui décrit sa Ville le matin, à midi et le soir, pour en faire la risée de tout le monde, et ce en affichant toute sa mauvaise humeur et son pessimisme!

¹⁷ Voir le rapport, édition française citée, pp. 104 et 105.

¹⁸ Voir l'édition bilingue en deux volumes des latinistes croates, *Hrvatski latinisti*, vol. II, pp. 782-791, préparée par V. Gortan et V. Vratović, Zagreb, 1970.

Notre dernier exemple relatera les timides soubresauts de la pensée critique et philosophique montrant bien que c'est l'influence française qui prévaut. Sans cet exemple, le tour d'horizon des transferts culturels les plus inattendus – appropriation de textes, de forme littéraire, de point de vue particulier, enfin d'idées neuves, donc subversives pour la petite communauté qu'est la ville de Raguse – ne serait pas complet. La totalité de ces illustrations montre que sur les franges des grands centres en Europe émergent des pratiques culturelles et sociales qui sont non seulement l'expression directe des besoins locaux mais également le reflet de ce qui se passe ailleurs. Or ces formes hybrides ou métissées de faits de culture et de réalité politique particulière n'attirent que rarement l'attention du grand public. L'Orient, ou ce qui s'apparente à l'Orient, est souvent marqué par un oubli involontaire.

Parlant d'idées neuves, chose assez rare, nous pensons ici au procès intenté en 1776 pour irrégion et infidélité contre un noyau de jeunes libres penseurs, censé avoir subi l'influence de "l'école de Zanočić"¹⁹, formule qui revient souvent dans les différentes dépositions. Pourquoi faire marche arrière, se demandera-t-on, par rapport à la chronologie respectée jusqu'ici? Parce que, selon nous, l'impact de cette sérieuse affaire judiciaire qui aurait dû saper les fondements de la petite République dès 1776 ne l'a ébranlée que quelques décennies plus tard. De plus, en rebroussant chemin encore un peu, on apprend que, dès le début du siècle, il est question des timides audaces du parti des Ragusains modernes, connu sous l'appellation de Sorbonnais (*Sorbonezi*). Ils portaient, afin de se distinguer des Salamanquais (*Salamankezi*), des pèlerines pour se protéger de la pluie, à la différence de ces derniers, qui étaient munis de parapluies et d'idées conservatrices. Le port de la cape revêtait une valeur symbolique, un défi lancé aux autorités. Lire Voltaire, faire mention d'ouvrages des Encyclopédistes, traduire, voire imposer le goût de la comédie de Molière, étaient autant d'actes de courage.

C'est pourquoi, lorsque les inculpés avouent dans leurs dépositions avoir eu entre les mains des ouvrages de Rousseau et de Salvatore Rosa, on comprend très bien combien la possession de livres défendus était dangereuse aux yeux des juges. D'autres chefs d'accusation sont encore plus fracassants: attaques en règle contre les dogmes de l'Eglise, doute sur l'existence de Dieu ("ce monde est le résultat du hasard" dit un accusé), propos indécents, etc.

Ce qui étonne le plus, c'est que les verdicts prononcés à l'égard des inculpés sont très doux. Le décalage entre les actes commis et les punitions encourues surprend: le principal coupable, le maître d'école Primislav Zanočić, est banni de la Ville, ses disciples – certes, membres de l'aristocratie locale – sont jugés et condamnés par contumace ou bien les dossiers sont mis *ad acta*. Est-ce à dire que les autorités en place renoncent à

¹⁹ Pour plus de détails sur l'affaire, voir G. Vidan, "La naissance des Lumières en Dalmatie et à Dubrovnik: 'l'école de Zanočić' et ses risques", dans les *Actes du Sixième Colloque de Mâtrafüred, 20-25 octobre 1984*, sur les Lumières en Hongrie, en Europe Centrale et en Europe Orientale, pp. 61-71, Budapest, Paris, 1987.

agir, se sentant trop faibles pour enrayer le mal? Jadis jalouses de leur pouvoir et de leur sévérité, elles cèdent maintenant à la pression des forces nouvelles. Il ne s'agit plus d'ouverture mais plutôt de la crainte de se disqualifier en matière d'autorité. Mais entre 1781, date à laquelle le principal inculpé pouvait réintégrer son lieu de résidence après un exil prétendument *volontaire*, et le 26 mai 1806, lorsque disparaît la République de Raguse, le Sénat tenta en vain de se maintenir à la hauteur de ses tâches: poursuivre une politique neutraliste à l'égard de toutes les puissances en jeu dans l'Adriatique, lutter sans conviction contre l'humanisme civique des Lumières, et enfin contre les progrès de l'incrédulité. En vain le Sénat promulgua-t-il, en 1782, un arrêt condamnant tout débat sur la place publique et dans les cafés portant sur la foi et les secrets de la religion: Raguse changeait de visage et lentement dépérissait. En vain le latiniste Resti, aristocrate de vieille souche, affichait-il son équidistance par rapport aux Français et aux Anglais: Raguse ne pouvait plus compter sur un neutralisme fictif. Les troupes napoléoniennes, victorieuses dans toute l'Europe, approchaient inéluctablement; le traité de Presbourg (Bratislava), signé en 1805, assurait à la France les possessions suivantes: Istrie, Dalmatie et Albanie vénitienne, territoire au sud de la République de Raguse. Cette dernière devient alors gênante, car rompant la continuité territoriale des possessions napoléoniennes. Aussi, pour mettre le pied sur le terrain balkanique *avant* les Russes, le général Lauriston exige-t-il le droit de passage à travers la Ville; le lendemain, 27 mai 1806, il déclare que la République de Raguse est devenue l'ennemie des Français, car sous prétexte de neutralité, elle aide leurs adversaires, mais que la France reconnaîtra l'indépendance de Raguse dès que les Russes auront quitté les Bouches de Kotor, Corfou et les Iles ioniennes. Toutes les tentatives échouent, les tractations avec la Porte restent sans résultat et le 31 janvier 1808, la République cesse d'exister. Le 31 juin de la même année, Napoléon informe les Etats européens de ce fait accompli. Ceci pour la grande et la petite histoire! L'histoire de l'Empire qui, à un moment donné, devient une puissance balkanique, s'avère fascinante.

Pour conclure sur un mode plus conciliant, un ton moins politisé, et surtout orienté davantage sur les transferts culturels, si surprenants, dans les pays des "marches", changeons de chaîne d'associations.

Prise entre plusieurs puissances redoutables, adroitement encadrée dans différentes réalités, la République de Dubrovnik a réussi, avec ses frontières perméables à tout, tant au bien qu'au mal, à ne jamais éprouver un sentiment d'infériorité culturelle. En dépit de son exigüité, presque ridicule, à aucun moment elle n'a connu le complexe d'expulsion collective des grands mouvements européens; ceux qui se sentaient trop prisonniers entre les murs de la Ville la quittèrent pour le bon et le bien d'autres milieux.

S'il faut ajouter des pièces à la mosaïque de la construction européenne, l'héritage culturel et humaniste de la République de Raguse est bienvenu. Et si la présente étude a réussi à montrer que les particularités culturelles sur les périphéries n'étaient des manques, des moindre-être par rapport aux cultures dominantes des centres, nous avons rempli notre tâche.

OTVORENE GRANICE DUBROVNIKA OD XVII. DO POČETKA XIX. STOLJEĆA

Ovaj je rad, o Dubrovniku i Dubrovačkoj Republici, kao primjer stjecišta više kulturnih krugova, naručen za međunarodni znanstveni kolokvij "Dodirne plohe, gradovi na granicama" održan na Sveučilištu Pariz X – Nanterre od 22. do 24. ožujka 2001. Naša je namjera bila pokazati nizom odabranih primjera (vezanih uz razdoblje od 1667. do 1808.) da se na rubovima velikih središta rađaju oblici življenja, mišljenja i stvaranja o kojima treba voditi računa kada se danas pristupa konstruiranju identiteta europskog sveukupnog kulturnog nasljeđa, doživljen kao kršćanski Zapad, ali prečesto umanjen, poradi zaborava ili neznanja, za svoje značajne doprinose s Istoka kontinenta.